

LE BIDULE DE DIEU



TOM HICKMAN

Robert Laffont



« La taille du pénis n'a pas vraiment d'importance. Comme on dit, ce n'est pas la longueur du bateau qui compte, c'est celle du mât divisée par la surface de la grand-voile et soustraite de la circonférence de la pompe d'assèchement. Ou un truc comme ça. »

Donna Untrael

« AUSSI VARIÉS QUE LES VISAGES »

En 1963, le sort du gouvernement britannique fut suspendu aux parties génitales d'un de ses ministres.

Après avoir perdu, peu de temps auparavant, son ministre de la Guerre John Profumo à la suite de la liaison que celui-ci entretenait avec la prostituée Christine Keeler, l'administration conservatrice de Harold Macmillan vacillait sur ses bases quand le onzième duc d'Argyll entama une procédure de divorce contre son épouse Margaret. Il l'accusait d'adultère avec quatre-vingt-huit hommes non nominalement cités, parmi lesquels trois membres de la famille royale, trois acteurs hollywoodiens et non plus un mais deux ministres en exercice. Le duc fit sensation en exhibant des polaroids, alors une nouveauté, dont l'un présentait sa femme portant pour tout vêtement un collier de perles en train de gratifier un homme d'une fellation dans la salle de bains de son domicile de Belgravia, tandis qu'une série de quatre autres clichés montraient un homme en train de se masturber, allongé sur le lit conjugal, et étaient ainsi légendés : « Avant », « Je pense à toi », « Pen-

dant – oh » et « Terminé ». Qui était l'« homme sans tête », comme le baptisèrent les journaux – impossible à identifier en raison du cadrage des photos ? Un grand nombre de noms circulèrent, mais rapidement l'acteur Douglas Fairbanks Junior et Duncan Sandys, ministre de la Défense et par ailleurs gendre de Winston Churchill, se retrouvèrent sous le feu des projecteurs.

Sandys eut beau jurer à Macmillan qu'il n'était pas le coupable, le Premier ministre avait besoin de certitudes, car l'implication d'un autre ministre dans un nouveau scandale sexuel aurait entraîné à coup sûr la chute du gouvernement. Il demanda donc à Lord Denning, le président de la cour d'appel, d'ouvrir une enquête. Denning convoqua cinq suspects, parmi lesquels Sandys et Fairbanks, au ministère des Finances où un graphologue compara leur écriture avec les légendes des polaroids. Dans l'attente des résultats, Denning envoya Sandys chez un spécialiste de Harley Street, qui confirma que les organes génitaux ministériels n'étaient pas ceux représentés dans la séquence masturbatoire.

Denning fut, de plus, en mesure d'affirmer au Premier ministre que l'écriture n'était pas non plus celle de Sandys, mais celle de Fairbanks (chose qui ne fut rendue publique que près de quarante ans plus tard). De son côté, la duchesse d'Argyll se garda de confirmer quoi que ce soit tout au long du reste de sa longue vie. Mais elle laissa entendre sans trop d'ambiguïté que deux hommes et non pas un seul figuraient sur les photos : le masturbateur n'était pas celui qui bénéficiait d'une fellation, lequel était en réalité Sandys. Est-il nécessaire de préciser que l'enthousiasme avec lequel la duchesse

« administrait » ses soins dans sa salle de bains rendait toute comparaison entre les deux pénis impossible ?

Certaines femmes ont tendance à affirmer avec dédain que lorsqu'on a vu un pénis on les a tous vus, mais les pénis sont infinis tant par la variété de leurs dimensions que de leurs formes ou de leurs coloris. Ils peuvent être longs, courts, gros, minces, trapus, droits, bulbeux ou assez coniques pour emplir le réservoir situé au sommet d'un préservatif, coudés de droite à gauche ou de haut en bas, circoncis ou non, lisses ou aussi fripés qu'un chiot sharpei ; et ils se présentent vêtus de rose, de caramel, de pêche, de lavande, de chocolat ou de bronze noir en fonction des origines ethniques de leur possesseur, encore que pas seulement : la plupart des pénis sont d'une teinte plus sombre que les corps de leurs détenteurs, et certains de façon frappante – « plus bronzés », comme le formulait délicatement le couple danois Inge et Sten Hegeler dans *An ABZ of Love* publié en 1963, l'année même du scandale de l'« homme sans tête », et qui allait devenir à l'époque un best-seller. De façon imagée, les Hegeler considéraient les pénis comme « aussi variés que les visages ». Plus éloquent encore, au cours de la décennie suivante, Alex Comfort décréterait, lui, dans *Les Joies du sexe*, le guide sexuel le plus vendu de tous les temps, que les pénis possèdent également « une personnalité ».

Que les pénis soient ou non aussi différents entre eux que les visages, les caricaturistes ont de tout temps comparé l'appareil génital mâle à un visage : celui d'un très vieil homme doté d'un nez particulièrement laid et d'un œuf coincé dans chacune de ses flasques bajoues (il est indéniable qu'au-delà de la puberté, tout pénis

semble plus âgé que son possesseur). Même la tête (ou gland) du pénis a été comparée à un visage, chose qui nécessite un gros effort d'imagination, à moins peut-être de la considérer comme du « fœtal précoce ». « Une petite frimousse tellement sérieuse », dit Thelma du pénis de Harry Angstrom, interrompant un instant sa fellation avant de poursuivre son analogie en remarquant que la peau non circoncise qui enveloppe le gland turgescent du pénis en question ressemble à « un petit bonnet » (John Updike, *Rabbit est riche*). Plus sérieusement, ou plus tristement, la poétesse Ronnie Roberts trouvait les pénis si atroces que, dans son poème « *Portrait of a Former Penis Bigot* » (Portrait d'une ancienne dévotte du pénis), elle révéla qu'elle avait l'habitude de dessiner au feutre des visages souriants sur ceux de ses amants – de quoi modifier, peut-être, le regard que l'on posera désormais sur les smileys.

Tout au long des siècles, l'ouverture urétrale située à l'extrémité du pénis a été comparée soit à un œil (*Jap's eye*, ou « œil jap », en argot anglo-saxon moderne, tandis que les lettrés des années 1920 mentionnaient très fréquemment Polyphème, le Cyclope et son œil unique), soit à une minuscule bouche, à laquelle fait référence le poète élisabéthain Richard Barnfield dans un sonnet qui débute par : « Douces lèvres de corail où repose le trésor de la nature » (pour éviter toute interprétation erronée de ce vers, il n'est pas inutile de préciser que Barnfield était homosexuel). Dans l'Angleterre élisabéthaine, le mot d'argot populaire servant à désigner le pénis était « nez » ; d'ailleurs, aujourd'hui encore, de l'autre côté de la planète, au Japon, on attribue familièrement au pénis le nom d'un farfadet folklorique nommé Tenggu

affublé, pour son plus grand malheur, d'un organe olfactif démesuré.

On a toujours attribué au pénis des noms d'hommes, histoire, pourrait-on dire, de mettre un nom sur un visage : les plus populaires en Angleterre étaient Peter, Percy, Rupert et Roger – un nom traditionnellement attribué aux taureaux et aux béliers reproducteurs – ainsi que John ou John-Thomas, employés jusqu'à nos jours (ce dernier doit sa renommée à l'usage qu'en fait D. H. Lawrence dans *L'Amant de Lady Chatterley*), ou encore Willy. Dick, pourtant aussi ancien que tous les précédents, n'a rejoint la fratrie pénienne qu'à la fin du XIX^e siècle, et ce non pas parce qu'il rimait avec *prick* (pine), mais en tant que diminutif de *dickory dock*, argot rimé cockney désignant le *cock* (zob). Si Roger n'existe plus en tant que surnom, il a pendant des siècles été un verbe bien-aimé, comme en témoigne le journal intime de William Byrd de Westover. Le 26 décembre 1711, il écrivait de sa femme : *I rogered her lustily* (Je l'ai baisée avec délices), et de nouveau, le 1^{er} janvier 1712 : *I lay abed till 9 o'clock this morning... and rogered her by way of reconciliation* (Je suis resté au lit jusqu'à neuf heures du matin... et l'ai baisée en manière de réconciliation).

Certains hommes donnent à leur pénis des surnoms (Clinton peut-il vraiment avoir appelé le sien Willard ?) parce que, comme le dit la blague, ils ne veulent pas se laisser mener à la baguette par quelqu'un qu'ils ne connaissent pas.

Les mâles anglo-saxons n'avaient pas de pénis. C'étaient des hommes à membre viril. Il y a plus ou

moins cinq cents ans, ces hommes sont devenus des hommes « pivots » ou des hommes *pillcock* (mot d'origine scandinave venant de *pillie*, « pénis »).

Quand ces termes moyenâgeux furent considérés comme vulgaires, à la fin du XVI^e siècle, *pillcock* fut réduit à *cock* (*pillcock* nous laissant en héritage le moins offensant *pillock*, « couillon ») et *cock*, ainsi que *prick*, devinrent les référents acceptables, aussi choquant que cela puisse paraître pour des oreilles contemporaines : aux XVI^e et XVII^e siècles, les jeunes filles parlaient affectueusement de leur petit ami en l'appelant *my prick* (ma bite). À la fin du XVII^e siècle, l'emploi de *prick* disparut de la bonne société, ainsi que celui de *cock*, ce dernier laissant cependant un héritage linguistique important : *apricocks*, *haycocks* et *weathercocks* devinrent *apricots* (abricots), *haystacks* (meules de foin) et *weather-vanes* (girouettes) ; dans le même temps, les puritains américains transformaient *water cock* en « robinet » et *cockerel* (coquelet) en *rooster*. Les hommes étaient désormais équipés d'un *yard* – dérivé d'un terme médiéval désignant une canne ou un bâton arboré en signe d'autorité et non pas comme une mesure de longueur des plus optimistes.

Lorsque le XVIII^e siècle s'enticha de termes latins, *yard* devint finalement « pénis » tandis que *tarse*, qui avait perduré au moins dans les cercles littéraires, tira sa révérence – au grand dam des poètes scatologiques (« pénis » ne rimant pas avec *arse*, « cul »). Le terme romain classique pour désigner le pénis était l'évocat *mentula*, qui signifie « esprit étroit ». Mais les linguistes du XVIII^e siècle optèrent pour l'idiomatique *penis*, qui signifie « queue », un terme qu'ils préférèrent non seu-

lement à *mentula*, mais aussi au plus argotique romain *gladius*, ou « glaive » – lequel, dans la mesure ou *vagina* signifie « gaine » ou « fourreau », convenait idéalement.

Glans, le mot latin désignant la tête du pénis en érection (et signifiant « gland », ce à quoi avec un peu d'imagination il peut ressembler), fut également adopté dans l'anglais courant – même si la plupart des gens s'en tinrent aux très anciens *knob* (bouton de porte), *helmet* (casque), *bellend* (bout) et, bien sûr, *head* (tête). *Come, Kate, thou art perfect in lying down : come, quick, quick, that I may lay my head in thy lap*, « Viens, Kate, tu es la perfection même étendue : viens vite, vite, que je puisse reposer ma tête sur ton giron. » (Shakespeare, *Henry IV*, acte I, scène III).

Le reste de l'attirail subit lui aussi la loi de la latinisation ; ce à quoi les Anglo-Saxons et leurs descendants se référaient comme des *cullions*, des *ballocks* (plus tard orthographié *bollocks*) ou des *stones* (« pierres », employé de façon récurrente dans la *Bible du Roi James* de 1611) et, entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, comme des *cods* (de *codpiece*, « brague ») devint dès lors des « testicules », de *testiculus* ou « témoin » – les Romains considéraient leurs testicules comme de « petits témoins de virilité », assurent les étymologistes (voir 2^e partie).

À une époque où tout un chacun connaissait par cœur sa Bible, l'« arsenal d'Adam », « Nemrod » (le fabuleux chasseur) ou le « bâton d'Aaron » (le bâton du patriarche qui, en fleurissant, produisait des amandes) figuraient parmi les sobriquets, les néologismes et les tropes que les hommes inventaient pour parler de leurs parties génitales – autant de noms peu susceptibles d'être rencontrés

de nos jours sur les chiches sites Internet consacrés à la terminologie génitale.

À travers les âges, les hommes ont également appliqué au pénis tous les synonymes imaginables : légumes et fruits en tout genre, animaux – le serpent et l’anguille se retrouvent dans presque toutes les cultures, tout comme la tortue serpentine à tête de phallus dans les cultures moyen-orientales. Les Italiens parlent couramment du pénis comme d’un oiseau ou d’un poisson, ainsi que le faisaient il y a plus de cinq mille ans les Sumériens. Certains outils, certaines armes ont toujours occupé une place de choix dans le vocabulaire pénien, comme « glaive », dont la Rome antique n’avait pas l’exclusivité – Shakespeare l’employait, de même que des termes comme « pique », « lance », « pistolet » et « hache ». À mesure que l’arsenal guerrier s’étouffait, le pénis fut comparé à des armes de plus en plus puissantes parmi lesquelles, entre autres, les torpilles, les bazookas et les roquettes.

Toute ingéniosité verbale mise à part, *cock* (bite), *prick* (zob) et les génériques *tool* (outil) ou *weapon* (arme) restent, ainsi que leurs équivalents dans d’autres langues, les mots les plus communément employés en Angleterre pour désigner le pénis, de même que *balls* (boules) et *nuts* (« noix », abréviation de l’appellation du XVII^e siècle *nutmegs*, « noix de muscade ») pour les testicules à lui appariés. Les Britanniques continuent d’entretenir un petit faible pour *bollocks*, *knackers* (d’un verbe médiéval signifiant « châtrer » – une association d’idées pas forcément des plus heureuses), *cobblers* (« cordonniers », encore du cockney rimé désignant une alêne de cordonnier) et, datant du temps des co-

lonies indiennes, *goolies* (d'un mot hindou désignant tout objet rond). L'alternative favorite des Américains à « testicules » est *rocks* (rochers), *stones* (pierres) n'étant apparemment pas assez évocateur pour un pays où tout se doit d'être plus grand.

Comme il existe des gens qui croient à la morphopsychologie (lecture des visages), à la phénologie, à la chiromancie ou à la podomancie (examen des pieds), il en existe d'autres qui croient que la phallomancie, laquelle fait l'objet d'une longue tradition au Tibet et en Inde, permet de deviner à la fois le caractère et la destinée d'un homme. Les Tibétains estiment ainsi qu'il est préjudiciable pour un homme d'être suréquipé : si son pénis atteint ses talons lorsqu'il s'accroupit, sa vie ne sera que chagrin, mais si la longueur de son pénis ne dépasse pas la largeur de six doigts, alors il deviendra riche et bon époux. Des croyances similaires ont cours chez les hindous, qui sont exposées dans le *Brihat Samhita*, un traité astrologique sanscrit rédigé au VI^e siècle avant J.-C. L'homme trop bien doté sera pauvre et n'aura pas d'enfants ; celui dont le pénis est droit, court et tendineux deviendra riche, tout comme celui dont le gland n'est pas très développé. L'homme dont le pénis incline vers la gauche connaîtra lui aussi la misère, tout comme celui dont le gland présente une dépression en son milieu – et celui-là n'engendrera que des filles. Si l'on en croit encore le *Brihat Samhita*, l'homme pourvu de testicules jumeaux deviendra roi ; celui dont les testicules ne sont pas parfaitement identiques se consolera en demeurant toujours friand de sexe.